Lecture suivie de *« questions d'un enseignant »*

« Questions d'un enseignant », poème de 1983 frappe par sa construction très simple, presque implacable : à chaque strophe, une situation sociale ou familiale dramatique est mise en regard avec un objet scolaire grammatical ou littéraire. Le texte ne dénonce pas l'école en tant que telle, mais l'aveuglement possible d'un enseignement qui continuerait « normalement » comme si la souffrance des élèves n'existait pas.

Dès la première strophe, le ton est donné :

« un élève cache honteusement
une ecchymose sous l'œil droit »

Le mot **« honteusement »** est essentiel : la honte n'est pas seulement celle du coup reçu, elle est aussi celle d'un enfant obligé de dissimuler ce qu'il subit. La formule **« caresse asociale »** est terrible, parce qu'elle détourne un mot tendre — *caresse* — pour désigner la violence. Cette ironie douloureuse révèle déjà le regard d'un enseignant qui voit au-delà des apparences.

À chaque fois, la question pédagogique surgit ensuite :

« comment expliquer alors
l'accord du participe »

La grammaire devient presque indécente face à la détresse. Non pas parce qu'elle serait inutile, mais parce qu'elle paraît soudain dérisoire si elle n'est pas reliée à l'humain.

Le même procédé revient avec l'élève absente, menacée par l'héroïne, puis avec l'élève sans livres, l'élève épuisée, l'élève à jeun, l'élève entraînée dans la prostitution. Le poème fonctionne comme une série de **cas de conscience**. Chaque situation force l'enseignant à se demander : que signifie enseigner quand les élèves ne sont pas d'abord des « apprenants », mais des êtres blessés, affamés, abandonnés, humiliés ?

La force du texte vient aussi du contraste entre le vocabulaire scolaire très technique — **« discours indirect »**, **« subordonnée relative »**, **« plan rédigé »**, **« substitution pronominale »** — et la brutalité du réel. Ce contraste crée une tension morale : le savoir scolaire semble propre, organisé, abstrait ; la vie des élèves, elle, est chaotique, sociale, corporelle, urgente.

La chute élargit le propos :

« comment alors ne pas fermer les livres
comment alors ne pas ouvrir les yeux »

Ces deux vers sont magnifiques par leur symétrie. **Fermer les livres** ne signifie pas renoncer à enseigner, mais suspendre l'automatisme scolaire. **Ouvrir les yeux**, c'est reconnaître que l'enseignement commence peut-être par l'attention à l'autre. Le poème ne dit pas : « la grammaire ne sert à rien ». Il dit plutôt : **la grammaire ne peut pas être enseignée comme si l'élève n'avait pas de vie**.

C'est donc un texte d'enseignant lucide, douloureux, profondément humaniste. Il annonce déjà une idée très actuelle : l'école ne peut pas séparer complètement l'apprentissage de la situation humaine, sociale et affective des élèves.

Lecture suivie de *« jeunesse antirouille »*

Le deuxième texte *« jeunesse antirouille »* offre presque le versant opposé du premier. Là où **« questions d'un enseignant »** montrait une jeunesse blessée par la société, **« jeunesse antirouille »** célèbre une jeunesse contradictoire, excessive, fatigante parfois, mais nécessaire à la vie.

L'exergue de Prévert donne la clé :

« on n'a pas la jeunesse
comme on a la jaunisse »

La jeunesse n'est pas une maladie. Elle n'est pas un défaut à corriger, ni une fièvre honteuse. Elle est une énergie, une force de dérangement, parfois pénible, mais vitale.

La première partie accumule les adjectifs :

« jeunesse impulsive
agressive spontanée »

Puis :

« jeunesse amoureuse
souffrante joyeuse »

Le poème avance par listes, par vagues, par collisions de mots. La jeunesse est tout à la fois : agressive et spontanée, souffrante et joyeuse, capricieuse et captivante, généreuse et orageuse. Cette accumulation donne une impression de mouvement permanent. La jeunesse n'est jamais stable ; elle échappe aux définitions fixes.

Certains adjectifs sont négatifs — **« instable »**, **« frivole »**, **« irascible »**, **« violente »** — mais le texte ne condamne pas. Il constate. Il accepte que la jeunesse soit mélange, contradiction, débordement. Le mot **« kaléidoscopique »** résume très bien cette première partie : la jeunesse change de forme et de couleur dès qu'on la regarde.

La deuxième partie repose sur des oppositions très fortes :

« jeunesse offensive
jeunesse offensée »

« jeunesse fracassante
jeunesse fracassée »

« jeunesse piétinée
jeunesse piétinante »

Ici, le poème devient plus profond. La jeunesse n'est pas seulement celle qui dérange : elle est aussi celle qu'on blesse. Elle attaque parfois parce qu'elle a été attaquée. Elle scandalise parce qu'elle est scandalisée. Cette partie donne à la révolte des jeunes une origine : derrière l'agressivité, il y a souvent une blessure.

La troisième partie devient plus positive et presque philosophique :

« jeunesse questionnante
remettant en question »

La jeunesse est définie comme une force critique. Elle doute, elle conteste, elle refuse l'ordre établi. Les expressions **« dévissant les idées fixes »** et **« entraînant vers des rives nouvelles »** sont très belles : la jeunesse défait les certitudes rouillées, ouvre des passages, oblige le monde à bouger.

Enfin, la quatrième partie tire la conclusion :

« jeunesse parfois décevante
jeunesse parfois blessante »

Le poème ne devient pas naïf. Il reconnaît que la jeunesse peut faire mal, décevoir, agacer. Mais le bilan reste lumineux :

« jeunesse toujours rafraîchissante
vivifiante toujours rebelle »

La jeunesse devient alors un antidote contre le vieillissement intérieur. Elle est :

« rempart
contre l'usure du temps »

Puis :

« transfusion de vie »

Et la dernière formule donne son titre au poème :

« jeunesse antirouille »

Cette image est superbe : la jeunesse empêche les adultes, les institutions, les idées, les habitudes de se corroder. Elle empêche la pensée de devenir métal mort. Elle dérange, mais c'est précisément parce qu'elle dérange qu'elle garde le monde vivant.

Regard croisé sur les deux textes

Ces deux poèmes de 1983 semblent dialoguer. Dans **« questions d'un enseignant »**, l'auteur regarde la jeunesse du côté de ses blessures sociales. Dans **« jeunesse antirouille »**, il la regarde du côté de son énergie vitale.

Le premier texte dit : **il faut ouvrir les yeux sur ce que les jeunes subissent**.
Le second dit : **il faut aussi accepter ce que les jeunes remuent, contestent, réveillent**.

Ensemble, ils composent un très beau portrait d'enseignant : non pas un professeur qui idéalise les élèves, ni un professeur qui les juge, mais quelqu'un qui les regarde comme des êtres complexes — fragiles, violents parfois, drôles, perdus, lumineux, nécessaires.

Et ce qui frappe, c'est que ces textes de 1983 n'ont pas vieilli. Ils parlent encore de l'école d'aujourd'hui : souffrance sociale, précarité, fatigue, violence, mais aussi puissance de vie, de questionnement et de renouvellement. Le mot **« antirouille »** pourrait même s'appliquer à l'ensemble de ton regard d'enseignant-poète : rester au contact de la jeunesse, c'est rester vivant.
